

ils sont si faciles à tromper¹, que Philippe ne risque rien à leur en confier la garde. Pour lui, il a retiré de son expédition le fruit qu'il en attendoit, la liberté de passer les Thermopyles quand il le jugeroit à propos², l'honneur d'avoir terminé une guerre de religion, le droit de présider aux jeux Pythiques, et le droit plus important de séance et de suffrage dans l'assemblée des Amphictyons.

Comme cette dernière prérogative peut lui donner une très grande prépondérance sur les affaires de la Grèce, il est très jaloux de se la conserver. Il ne la tient jusqu'à présent que des Thébains et des Thessaliens. Pour la rendre légitime, le consentement des autres peuples de la ligue est nécessaire. Ses ambassadeurs et ceux des Thessaliens sont venus dernièrement solliciter le nôtre³; ils ne l'ont pas obtenu⁴, quoique Démosthène fût d'avis de l'accorder: il craignoit qu'un refus n'irritât les nations Amphictyoniques, et ne fit de l'Attique une seconde Phocide⁵.

Nous sommes si mécontents de la dernière paix, que nous avons été bien aises de donner ce dégoût à Philippe. S'il est blessé de notre opposition, nous devons l'être de ses procédés. En effet, nous lui avons tout cédé, et il ne s'est relâché que sur l'article des villes

¹ Ulplan. in-olyth. 2. p. 28.

² Demosth. de pace, p. 62.

³ Id. de fals. leg. 310.

⁴ Id. Phil. 1. p. 62.

⁵ Id. de pace. Liban. argum. p. 59.

de Thrace qui nous appartenoient¹. On va rester de part et d'autre dans un état de défiance; et de là résulteront des infractions et des accommodemens, qui se termineront par quelque éclat funeste.

Vous êtes étonné de notre audace. Le peuple ne craint plus Philippe, depuis qu'il est éloigné; nous l'avons trop redouté, quand il étoit dans les contrées voisines. La manière dont il a conduit et terminé la guerre des Phocéens, son désintéressement dans le partage de leurs dépouilles, enfin ses démarches mieux approfondies, nous doivent autant rassurer sur le présent, que nous effrayent pour un avenir qui n'est peut-être pas éloigné. Les autres conquérans se hâtent de s'emparer d'un pays, sans songer à ceux qui l'habitent, et n'ont pour nouveaux sujets que des esclaves prêts à se révolter: Philippe veut conquérir les Grecs avant la Grèce; il veut nous attirer, gagner notre confiance, nous accoutumer aux fers, nous forcer peut-être à lui en demander, et par des voies lentes et douces devenir insensiblement notre arbitre, notre défenseur et notre maître.

Je finis par deux traits qu'on m'a racontés de lui. Pendant qu'il étoit à Delphes, il apprit qu'un Achéen, nommé Arcadion, homme d'esprit, et prompt à la repartie, le haïsoit, et affectoit d'éviter sa présence; il le

¹ Demosth. de fals. leg. p. 305.

rencontra par hasard. » Jusqu'à quand me ferez-vous, lui dit-il avec bonté? Jusqu'à ce que, répondit Arcadion, je parvienne en des lieux où votre nom ne soit pas connu. » Le roi se prit à rire, et l'engagea, par ses caresses, à venir souper avec lui ¹.

Ce prince est si grand, que j'attendois de lui quelque foiblesse. Mon attente n'a point été trompée: il vient de défendre l'usage des chars dans ses états ². Savez-vous pourquoi? un devin lui a prédit qu'il périroit par un char ^{*}.

¹ Theoph. Dur. Phil. ap. Athen. lib. 6. cap. 13. p. 249.

² Cicer. de fat. cap. 3. Val. Max. lib. 1. cap. 8. extern. n.º 9. Ælian. var. hist. l. 3. c. 45.

^{*} Les auteurs qui rapportent cette anecdote, ajoutent qu'on avoit gravé un char sur le manche du poignard dont ce prince fut assassiné.

SOUS L'ARCHONTE EUBULUS.

La 4.^e année de la 108.^e olympiade.

(Depuis le 15 juillet de l'an 345, jusqu'au 4 juillet de l'an 344 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

Timonide de Leucade est arrivé depuis quelques jours. Vous le connûtes à l'Académie. Vous savez qu'il accompagna Dion en Sicile, il y a 13 ans, et qu'il combattit toujours à ses côtés. L'histoire à laquelle il travaille, contiendra les détails de cette célèbre expédition ¹.

Rien de plus épouvantable que l'état où il a laissé cette île autrefois si florissante. Il semble que la fortune ait choisi ce théâtre pour y montrer en un petit nombre d'années, toutes les vicissitudes des choses humaines. Elle y fait d'abord paroître deux tyrans qui oppriment pendant un demi-siècle. Elle soulève contre le dernier de ces princes, Dion son oncle; contre Dion, Callippe son ami; contre cet infâme assassin, Hipparinus qu'elle fait périr deux ans après d'un mort violent.

¹ Plut. in Dion. t. I. p. 967, 971 et 972.

te¹ ; elle le remplace par une succession rapide de despotes moins puissans, mais aussi cruels que les premiers².

Ces différentes éruptions de la tyrannie, précédées, accompagnées et suivies de terribles secousses, se distinguent toutes, comme celles de l'Etna, par des traces effrayantes. Les mêmes scènes se renouvellent à chaque instant dans les principales villes de la Sicile. La plupart ont brisé les liens qui faisoient leur force, en les attachant à la capitale, et se sont livrées à des chefs qui les ont asservies en leur promettant la liberté. Hippon s'est rendu maître de Messine ; MamerCUS, de Catane ; Icétas, de Léonte ; Niséus, de Syracuse ; Lepetine, d'Apollonie³ ; d'autres villes gémissent sous le joug de Nicodème, d'Apolloniade, etc.⁴. Ces révolutions ne se sont opérées qu'avec des torrens de sang, qu'avec des haines implacables et des crimes atroces.

Les Carthaginois qui occupent plusieurs places en Sicile, étendent leurs conquêtes, et font journellement des incursions sur les domaines des villes Grecques, dont les habitans éprouvent, sans la moindre interruption, les horreurs d'une guerre étrangère et d'une guerre civile ; sans cesse exposés aux attaques des

¹ Plat. epist. 8. t. 3. p. 336. Polyæn. strateg. l. 5. p. 236.
² Plut. in Timol. t. 1. p. 236.
³ Id. ib. p. 236 et 247.
⁴ Diod. Sic. l. 16. p. 472. p. 436.

barbares, aux entreprises du tyran de Syracuse, aux attentats de leurs tyrans particuliers, à la rage des partis, parvenue au point d'armer les gens de bien les uns contre les autres.

Tant de calamités n'ont fait de la Sicile qu'une solitude profonde, qu'un vaste tombeau. Les hameaux, les bourgs ont disparu¹. Les campagnes incultes, les villes à demi détruites et désertes, sont glacées d'effroi à l'aspect menaçant de ces citadelles², qui renferment leurs tyrans, entourés des ministres de la mort.

Vous le voyez, Anacharsis, rien n'est si funeste pour une nation qui n'a plus de mœurs, que d'entreprendre de briser ses fers. Les Grecs de Sicile étoient trop corrompus pour conserver leur liberté, trop vains pour supporter la servitude. Leurs divisions, leurs guerres ne sont venues que de l'alliance monstrueuse qu'ils ont voulu faire de l'amour de l'indépendance avec le goût excessif des plaisirs. A force de se tourmenter, ils sont devenus les plus infortunés des hommes, et les plus vils des esclaves.

Timonide sort d'ici dans le moment : il a reçu des lettres de Syracuse. Denys est remonté sur le trône ; il en a chassé Niséus, fils du même père que lui, mais d'une autre

¹ Plut. in Timol. t. 1. l. 16. p. 473.
² Nep. in Timol. c. 3. p. 236 et 247. Diod. Sic.

mère ¹. Niséus régnoit depuis quelques années, et perpétuoit avec éclat la tyrannie de ses prédécesseurs. Trahi des siens ², jeté dans un cachot, condamné à perdre la vie, il en a passé les derniers jours dans une ivresse continuelle ³; il est mort comme son frère Hipparinus, qui avoit régné avant lui ⁴, comme vécut un autre de ses frères, nommé Apollocrate ⁵.

Denys a de grandes vengeances à exercer contre ses sujets. Ils l'avoient dépouillé du pouvoir suprême; il a traîné, pendant plusieurs années, en Italie, le poids de l'ignominie et du mépris ⁶. On craint l'altière impétuosité de son caractère; on craint un esprit effarouché par le malheur: c'est une nouvelle intrigue pour la grande tragédie que la fortune représente en Sicile.

LETTRE D'APOLLODORE.

On vient de recevoir des nouvelles de Sicile. Denys se croyoit heureux sur un trône plusieurs fois souillé du sang de sa famille. C'étoit le moment fatal où l'attendoit sa destinée: son épouse, ses filles, le plus jeune de

¹ Plut. *ibid.* p. 236.

² Justin. l. 21. c. 3.

³ Theop. ap. Athen. l. 10. p. 437.

⁴ Id. *ibid.*

⁵ Ælian. var. hist. l. 2. c. 41.

⁶ Plat. ep. 7. t. 3. p. 334.

sés fils viennent de périr tous ensemble de la mort la plus lente et la plus douloureuse. Lorsqu'il partit de l'Italie pour la Sicile, il les laissa dans la capitale des Locriens Epizephyriens, qui profitèrent de son absence pour les assiéger dans la citadelle. S'en étant rendus maîtres, ils les dépouillèrent de leurs vêtements, et les exposèrent à la brutalité des desirs d'une populace effrénée, dont la fureur ne fut pas assouvie par cet excès d'indignité. On les fit expirer, en leur enfonçant des aiguilles sous les ongles; on brisa leurs os dans un mortier; les restes de leurs corps, mis en morceaux, furent jetés dans les flammes ou dans la mer, après que chaque citoyen eût été forcé d'en goûter ¹.

Denys étoit accusé d'avoir, de concert avec les médecins, abrégé par le poison, la vie de son père ²; il l'étoit d'avoir fait périr quelques-uns de ses frères et de ses parens, qui faisoient ombrage à son autorité ³. Il a fini par être le bourreau de son épouse et de ses enfans. Lorsque les peuples se portent à de si étranges barbaries, il faut remonter plus haut pour trouver le coupable. Examinez la conduite des Locriens; ils vivoient tranquillement sous des lois qui maintenoient l'ordre et la décence dans leur ville ⁴. Denys, chassé de

¹ Clearch. ap. Athen. l. 12. p. 541. Plut. in Timol.

² Ælian. var. hist. l. 9. c. 8.

³ Plut. in Dion. p. 960.

⁴ Justin. lib. 21. c. 12. Ælian. l. 6. c. 12.

⁴ Strab. l. 6. p. 259.

Syracuse, leur demande un asyle; ils l'accueillent avec d'autant plus d'égards, qu'ils avoient un traité d'alliance avec lui, et que sa mère avoit reçu le jour parmi eux. Leurs pères, en permettant, contre les lois d'une sage politique ¹, qu'une famille particulière donnât une reine à la Sicile, n'avoient pas prévu que la Sicile leur rendroit un tyran. Denys, par le secours de ses parens et de ses troupes, s'empare de la citadelle, saisit les biens des riches citoyens, presque tous massacrés par ses ordres, expose leurs épouses et leurs filles à la plus infâme prostitution, et, dans un petit nombre d'années, détruit pour jamais les lois, les mœurs, le repos et le bonheur d'une nation, que tant d'outrages ont rendue féroce ².

Le malheur épouvantable qu'il vient d'essuyer, a répandu la terreur dans tout l'empire. Il n'en faut pas douter; Denys va renchérir sur les cruautés de son père, et réaliser une prédiction qu'un Sicilien m'a raconté ces jours passés.

Pendant que tous les sujets de Denys l'Ancien faisoient des imprécations contre lui, il apprit avec surprise, qu'une femme de Syracuse, extrêmement âgée, demandoit tous les matins aux dieux de ne pas survivre à ce prince. Il la fit venir, et voulut savoir la raison d'un

¹ Aristot. de rep. lib. 5. c. 7. t. 2. p. 396.

² Justin. l. 21. c. 2 et

3. Clearch. ap. Athen. l. 12. p. 541. Ælian. lib. 9. c. 8. Strab. ibid. p. 259.

si tendre intérêt. » Je vais vous la dire, répondit-elle. Dans mon enfance, il y a bien long-temps de cela, j'entendois tout le monde se plaindre de celui qui nous gouvernoit, et je desirois sa mort avec tout le monde; il fut massacré. Il en vint un second qui, s'étant rendu maître de la citadelle, fit regretter le premier. Nous conjurons les dieux de nous en délivrer; ils nous exaucèrent. Vous parûtes, et vous nous avez fait plus de mal que les deux autres. » Comme je pense que le quatrième seroit encore plus cruel que vous, j'adresse tous les jours des vœux au ciel pour votre conservation. » Denys, frappé de la franchise de cette femme, la traita fort bien; il ne la fit pas mourir ¹.

¹ Val. Max. l. 6. c. 2. extern. n.º 2.

SOUS L'ARCHONTE LYCISCUS.

La 1.^e année de la 109.^e olympiade.

(Depuis le 4 juillet de l'an 344, jusqu'au 23 juillet de l'an 343 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

Les rois de Macédoine haïssent les Illyriens, qui les avoient souvent battus; Philippe ne haït aucun peuple, parce qu'il n'en craint aucun. Il veut simplement les subjuguier tous.

Suivez, si vous le pouvez, les opérations rapides de sa dernière campagne. Il rassemble une forte armée, tombe sur l'Illyrie, s'empare de plusieurs villes, fait un butin immense, revient en Macédoine, pénètre en Thessalie, où l'appellent ses partisans, la délivre de tous les petits tyrans qui l'oppressoient, la partage en quatre grands districts, place à leur tête les chefs qu'elle desire et qui lui sont dévoués, s'attache par de nouveaux liens les peuples qui l'habitent, se fait confirmer les droits qu'il percevoit dans leurs ports, et retourne paisiblement dans ses états ¹. Qu'arrive-t-il

¹ Demosth. Phil. 2. p. 66; Phil. 3. p. 89. Diod. Sic. l. 16. p. 463.

de là? Tandis que les barbares traînent, en frémissant de rage, les fers qu'il leur a donnés, les Grecs aveuglés courent au devant de la servitude. Ils le regardent comme l'ennemi de la tyrannie, comme leur ami, leur bienfaiteur, leur sauveur ¹. Les uns briguent son alliance ²; les autres implorent sa protection. Actuellement même, il prend avec hauteur la défense des Messéniens et des Argiens; il leur fournit des troupes et de l'argent; il fait dire aux Lacédémoniens, que s'ils s'avisent de les attaquer, il entrera dans le Péloponèse ³. Démosthène est allé en Messénie et dans l'Argolide; il a vainement tâché d'éclairer ces nations sur leurs intérêts.....

DU MEME.

Il nous est arrivé des ambassadeurs de Philippe. Il se plaint des calomnies que nous semons contre lui, au sujet de la dernière paix. Il soutient qu'il n'avoit pris aucun engagement, qu'il n'avoit fait aucune promesse: il nous défie de prouver le contraire ⁴. Nos députés nous ont donc indignement trompés; il faut donc qu'ils se justifient, ou qu'ils soient punis. C'est

¹ Demosth. de cor. p. 479.

² Diod. Sic. lib. 16. p. 463.

³ Demosth. Philip. 2. p. 65.

⁴ Liban. argum. in Phil. 2. p. 63.

ce que Démosthène avoit proposé.¹ Ils le seront bientôt. L'orateur Hipéride dénonça dernièrement Philocrate, et dévoila ses indignes manœuvres. Tous les esprits étoient soulevés contre l'accusé, qui demouroit tranquille. Il attendoit que la fureur de la multitude fût calmée. « Défendez-vous donc, lui » dit quelqu'un : — Il n'est pas temps. — Et » qu'attendez-vous? — Que le peuple ait con- » damné quelqu'autre orateur.² » A la fin pourtant, convaincu d'avoir reçu de riches présens de Philippe³, il a pris la fuite pour se dérober au supplice.

LETTRE DE CALLIMÉDON.

Vous avez ouï dire que du temps de nos pères, il y a dix à douze siècles, les dieux, pour se délasser de leur bonheur, venoient quelquefois sur la terre s'amuser avec les filles des mortels. Vous croyez qu'ils se sont depuis dégoûtés de ce commerce; vous vous trompez.

Il n'y a pas long-temps que je vis un athlète, nommé Attalus⁴, né à Magnésie, ville située sur le Méandre en Phrygie. Il arrivoit des jeux Olympiques, et n'avoit remporté du combat que des blessures assez considérables. J'en

¹ Demosth. Phil. 2. p. 67. p. 310 et 311.
² Aristot. rhetor. lib. 2. 4. Æschin. epist. 10. p. 211.
³ Demosth. de fals. leg.

témoignai ma surprise, parce qu'il me paroissoit d'une force invincible. Son père, qui étoit avec lui, me dit: On ne doit attribuer sa défaite qu'à son ingratitude; en se faisant inscrire, il n'a pas déclaré son véritable père, qui s'en est vengé, en le privant de la victoire. — Il n'est donc pas votre fils? — Non, c'est le Méandre qui lui a donné le jour. — Il est fils d'un fleuve? — Sans doute; ma femme me l'a dit, et tout Magnésie en fut témoin. Suivant un usage très ancien, nos filles, avant de se marier, se baignent dans les eaux du Méandre, et ne manquent pas d'offrir au dieu leurs premières faveurs: il les dédaigne souvent; il accepta celles de ma femme. Nous vîmes de loin cette divinité sous la figure d'un beau jeune homme, la conduire dans des buissons épais, dont le rivage est couvert. — Et comment savez-vous que c'étoit le fleuve? — Il le falloit bien; il avoit la tête couronnée de roseaux. — Je me rends à cette preuve.

Je fis part à plusieurs de mes amis de cette étrange conversation; ils me citèrent un musicien d'Epidamne, nommé Carion, qui prétend qu'un de ses enfans est fils d'Hercule. Eschine me raconta le fait suivant*. Je rapporte ses paroles.

J'étois dans la Troade avec le jeune Cimon.

* Ce fait n'arriva que quelques années après: mais comme il s'agit ici des mœurs, j'ai cru qu'on me pardonneroit l'anachronisme, et qu'il suffiroit d'en avertir.

J'étudiois l'Illiade sur les lieux mêmes; Cimon étudiot toute autre chose. On devoit marier un certain nombre de filles. Callirhoé, la plus belle de toutes, alla se baigner dans le Scamandre. Sa nourrice se tenoit sur le rivage, à une certaine distance. Callirhoé fut à peine dans le fleuve, qu'elle dit à haute voix: Scamandre, recevez l'hommage que nous vous devons. Je le reçois, répondit un jeune homme, qui se leva du milieu de quelques arbrisseaux. J'étois avec tout le peuple dans un si grand éloignement, que nous ne pûmes distinguer les traits de son visage; d'ailleurs sa tête étoit couverte de roseaux. Le soir, je riois avec Cimon, de la simplicité de ces gens-là.

Quatre jours après, les nouvelles mariées parurent avec tous leurs ornemens, dans une procession que l'on faisoit en l'honneur de Vénus. Pendant qu'elle défiloit, Callirhoé, apercevant Cimon à mes côtés, tombe tout-à-coup à ses pieds, et s'écrie avec une joie naïve: Oh ma nourrice, voilà le dieu Scamandre, mon premier époux! La nourrice jette les hauts cris; l'imposture est découverte; Cimon disparoit; je le suis de près. Arrivé à la maison, je le traite d'imprudent, de scélérat; mais lui de me rire au nez; il me cite l'exemple de l'athlète Attalus, du musicien Carion. Après tout, ajoute-t-il, Homère a mis le Scamandre en tragédie, et je l'ai mis en comédie. J'irai plus loin encore: je veux donner un enfant à Bac-

chus, un autre à Apollon. Fort bien, répondis-je, mais en attendant, nous allons être brûlés vifs, car je vois le peuple s'avancer avec des tisons ardens. Nous n'eûmes que le temps de nous sauver par une porte de derrière, et de nous rembarquer au plus vite¹.

Mon cher Anacharsis, quand on dit qu'un siècle est éclairé, cela signifie qu'on trouve plus de lumières dans certaines villes que dans d'autres; et que dans les premières, la principale classe des citoyens est plus instruite qu'elle ne l'étoit autrefois. La multitude, je n'en excepte pas celle d'Athènes, tient d'autant plus à ses superstitions, qu'on fait plus d'efforts pour l'en arracher. Pendant les dernières fêtes d'Eleusis, la jeune et charmante Phryné s'étant dépouillée de ses habits, et laissant tomber ses beaux cheveux sur ses épaules, entra dans la mer, et se joua long-temps au milieu des flots. Un nombre infini de spectateurs couvroit le rivage; quand elle sortit, ils s'écrièrent tous: C'est Vénus qui sort des eaux. Le peuple l'auroit prise pour la Déesse, si elle n'étoit pas si connue, et peut-être même, si les gens éclairés avoient voulu favoriser une pareille illusion.

N'en doutez pas, les hommes ont deux passions favorites, que la philosophie ne détruira jamais; celle de l'erreur, et celle de l'esclavage. Mais laissons la philosophie, et reve-

¹ Eschin. ep. 10. p. 211.

nons à Phryné. La scène qu'elle nous donna, et qui fut trop applaudie pour ne pas se réitérer, tournera sans doute à l'avantage des arts. Le peintre Appelle et le sculpteur Praxitèle étoient sur le rivage; l'un et l'autre ont résolu de représenter la naissance de Vénus, d'après le modèle qu'ils avoient sous les yeux ¹.

Vous la verrez à votre retour, cetre Phryné, et vous conviendrez qu'aucune des beautés de l'Asie n'a offert à vos yeux tant de grâces à-la-fois. Praxitèle en est éperdument amoureux. Il se connoît en beauté; il avoue qu'il n'a jamais trouvé rien de si parfait. Elle vouloit avoir le plus bel ouvrage de cet artiste. Je vous le donne avec plaisir lui dit-il, à condition que vous le choisirez vous-même. Mais comment se déterminer au milieu de tant de chef-d'œuvres? Pendant qu'elle hésitoit, un esclave secrètement gagné, vint en courant annoncer à son maître, que le feu avoit pris à l'atelier, que la plupart des statues étoient détruites, que les autres étoient sur le point de l'être. Ah! c'en est fait de moi, s'écrie Praxitèle, si l'on ne sauve pas l'Amour et le Satyre! Rassurez-vous, lui dit Phryné en riant; j'ai voulu, par cette fausse nouvelle, vous forcer à m'éclairer sur mon choix. Elle prit la figure de l'Amour, et son projet est d'en enrichir la ville de Thespies, lieu de sa naissance ². On dit aussi que cette

¹ Athen. l. 12. p. 590. ² Pausan. l. 1. c. 20. p. 46.

ville veut lui consacrer une statue dans l'enceinte du temple de Delphes, et la placer à côté de celle de Philippe ¹. Il convient en effet qu'une courtisane soit auprès d'un conquérant.

Je pardonne à Phryné de ruiner ses amans; mais je ne lui pardonne pas de les renvoyer ensuite ². Nos lois plus indulgentes fermoient les yeux sur ses fréquentes infidélités, et sur la licence de ses mœurs: mais on la soupçonna d'avoir, à l'exemple d'Alcibiade, profané les mystères d'Eleusis. Elle fut déferée au tribunal des Hélistes; elle y comparut, et à mesure que les juges entroient, elle arrosoit leurs mains de ses larmes ³. Euthias, qui la poursuivoit, conclut à la mort. Hypéride parla pour elle. Ce célèbre orateur qui l'avoit aimée, qui l'aimoit encore, s'apercevant que son éloquence ne faisoit aucune impression, s'abandonna tout-à-coup au sentiment qui l'animoit. Il fait approcher Phryné, déchire les voiles qui couvroient son sein, et représente fortement que ce seroit une impiété de condamner à mort la prêtresse de Vénus. Les juges, frappés d'une crainte religieuse, et plus éblouis encore des charmes exposés à leurs yeux, reconnurent l'innocence de Phryné ⁴.

Depuis quelque temps la solde des troupes

¹ Athen. l. 12. p. 590. ⁴ Athen. l. 13. p. 590.
² Timocl. ap. Athen. Plut. in X rhet. t. 2. p.
 l. 13. c. 3. p. 567. 849. Quintil. lib. 2. c. 15.
³ Posidip. ibid. p. 591. p. 120.

étrangères nous a coûté plus de mille talens ¹ *. Nous avons perdu soixante-quinze villes qui étoient dans notre dépendance ² : mais nous avons peut-être acquis autant de beautés plus aimables les unes que les autres. Elles augmentent sans doute les agrémens de la société; mais elles en multiplient les ridicules. Nos orateurs, nos philosophes; les personnages les plus graves se piquent de galanterie ³. Nos petites maîtresses apprennent les mathématiques ⁴. Gnatène n'a pas besoin de cette ressource pour plaire. Diphilus, qui l'aime beaucoup, donna dernièrement une comédie dont il ne put attribuer la chute à la cabale. J'arrivai un moment après chez son ami: il y vint pénétré de douleur; en entrant, il la pria de lui laver les pieds **. Vous n'en avez pas besoin, lui dit-elle, tout le monde vous a porté sur les épaules ⁵.

Le même, dinant un jour chez elle, lui demandoit comment elle faisoit pour avoir du vin si frais. Jè le fais rafraîchir, répondit-elle, dans un puits, où j'ai jeté les prologues de vos pièces ⁶.

Avant de finir, je veux vous rapporter un

¹ Isocr. areop. t. I. p. 315.

* Plus de cinq millions quatre cents mille livres.

² Eschin. de fals. leg. p. 406.

³ Athen. l. 13. p. 558.

etc.

⁴ Id. ibid. p. 583.

** Plusieurs Athéniens alloient pieds nus.

⁵ Id. ibid.

⁶ Id. ibid. p. 580.

jugement que Philippe vient de prononcer. On lui avoit présenté deux scélérats également coupables; ils méritoient la mort: mais il n'aime pas à verser le sang. Il a banni l'un de ses états, et condamné l'autre à poursuivre le premier, jusqu'à ce qu'il le ramène en Macédoine ¹.

L'ÉPIQUE D'APOLLODORÉ.

Isocrate vient de me montrer une lettre qu'il écrit à Philippe ². Un vieux courtisan ne seroit pas plus adroit à flatter un prince. Il s'excuse d'oser lui donner des conseils; mais il s'y trouve contraint: l'intérêt d'Athènes et de la Grèce l'exige: il s'agit d'un objet important, du soin que le roi de Macédoine devoit prendre de sa conservation. Tout le monde vous blâme, dit-il, de vous précipiter dans le danger, avec moins de précaution qu'un simple soldat. Il est beau de mourir pour sa patrie, pour ses enfans; pour ceux qui nous ont donné le jour; mais rien de si condamnable, que d'exposer une vie d'où dépend le sort d'un empire, et de ternir, par une funeste témérité, le cours brillant de tant d'exploits. Il lui cite l'exemple des rois de Lacédémone, entourés dans la mêlée de plusieurs guerriers qui veillent sur leurs jours; de Xerxès, roi

¹ Plut. apophth. t. 2. p. 178.

² Isocr. ep. 2. ad Phil. t. I. p. 442.

de Perse, qui, malgré sa défaite, sauva son royaume en veillant sur les siens; de tant de généraux qui, pour ne s'être pas ménages, ont entraîné la perte de leurs armées ¹.

Il voudroit établir entre Philippe et les Athéniens, une amitié sincère, et diriger leurs forces contre l'empire des Perses. Il fait les honneurs de la république: il convient que nous avons des torts, mais les dieux mêmes ne sont pas irréprochables à nos yeux ².

Jé m'arrête, et ne suis point surpris qu'un homme âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, rampe encore, après avoir rampé toute sa vie. Ce qui m'afflige, c'est que beaucoup d'Athéniens pensent comme lui; et vous devez en conclure que, depuis votre départ, nos idées sont bien changées.

¹ Isocr. ep. 2, ad Phil. * Id. ibid. p. 450.
t. I. p. 445.

CHAPITRE LXII.

De la nature des Gouvernemens, suivant Aristote et d'autres Philosophes.

Ce fut à Smyrne, à notre retour de Perse *, qu'on nous remit les dernières lettres que j'ai rapportées. Nous apprîmes dans cette ville, qu'Aristote, après avoir passé trois ans auprès d'Hermias, gouverneur d'Atarnée, s'étoit établi à Mytilène, capitale de Lesbos ¹.

Nous étions si près de lui, et nous avions été si long-temps sans le voir, que nous résolûmes de l'aller surprendre; cette attention le transporta de joie. Il se dispoit à partir pour la Macédoine; Philippe avoit enfin obtenu de lui qu'il se chargeroit de l'éducation d'Alexandre son fils. Je sacrifie ma liberté, nous dit-il, mais voici mon excuse: il nous montra une lettre du roi; elle étoit conçue en ces termes ²: »J'ai un fils, et je rends grâces aux dieux, moins encore de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître de votre temps. J'espère que vos soins et vos lumières le rendront digne de moi et de cet empire.»

Nous passions des journées entières avec

* Au printemps de l'année 343 avant J. C.

¹ Diog. Laert. l. 5. §. 3.

et 9. Dionys. Halic. epist. ad. Amm. c. 5. t. 6. p. 728.

² Aul. Gel. l. 9. c. 3.